



HAL
open science

Habiter : Se placer plaçant et se penser pensant

André-Frédéric Hoyaux

► **To cite this version:**

André-Frédéric Hoyaux. Habiter : Se placer plaçant et se penser pensant. *Annales de géographie*, 2015, 704, pp.366-384. halshs-01335176

HAL Id: halshs-01335176

<https://shs.hal.science/halshs-01335176>

Submitted on 21 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Article**Hoyaux André-Frédéric****Maître de Conférences****Université Bordeaux Montaigne-CNRS UMR 5185 ADESS****Maison des Suds, 12, Esplanade des Antilles, 33607 Pessac Cedex****E-mail : afhoyaux@u-bordeaux-montaigne.fr**

Habiter : Se placer plaçant et se penser pensant¹*Dwelling : Giving oneself a place while giving a place to the others,
and thinking oneself while thinking the others*

Résumé : A travers des extraits de film, ce texte propose de montrer comment l'habiter noue une double dimension pour l'être humain, celle de l'action sur l'espace et celle de la réflexion de cette action sur l'espace. Il ne relève donc pas seulement d'une activité dans l'espace mais aussi du sens que cette activité constitue pour l'habitant(e). Cette constitution est à la fois pratiquement et symboliquement anticipative. Elle génère autant qu'elle est générée par la volonté de placement que l'habitant(e) veut avoir dans la société et auprès des divers collectifs auxquels il/elle participe et se réfère pour construire son identité. Ce jeu de placement se construit essentiellement dans une interaction symbolique avec ses semblables, c'est-à-dire avec celles et ceux qui ont une portée sur elle/lui. Cela délimite alors un ensemble d'interprétations sémantiques croisées provenant à la fois de cette capacité de l'habitant(e) de penser ce qu'il/elle est à travers l'introjection du sens donné par les autres sur elle/lui et ce qui l'entoure, et de projection du sens donné par cet(te) habitant(e) sur les autres et ce qui les entoure. Il y aurait donc une double opérativité de l'habiter : celle de se placer tout en plaçant les autres et celle de se penser tout en pensant les autres.

Abstract : Dwelling ties up a twofold dimension for human being: one is the action on space, the other the thought of this action on space. As such, dwelling is not only a matter of having an activity within space, it is also a matter of giving a meaning to this activity for the person performing

¹ Le titre fait référence à une note de lecture de Michel Lussault, 1997, *Se penser pensant*, *EspacesTemps*, n°64-65, pp.76-79 à propos de l'ouvrage de Jacques Lévy, 1996, *Egogéographies. Matériaux pour une biographie cognitive*. Référence et aussi déférence plus globalement à l'ensemble de leurs travaux sur le sujet.

it. The construction of meaning constitution is both practically and symbolically anticipative. It is being generated by and it generates the dweller's will of 'placement' (i.e. to find his/her place) within the society and regarding the different collective groups he/she participates in and he/she refers to when building his/her identity. Doing so the dweller participates in a game of 'placement' by entering into a symbolic interaction with his/her fellow counterparts that is to say with those to whom he/she is within reach. This creates a set of crossed semantic interpretations that are generated by one's ability to think what one is through the introjection of the meaning given by the others to one's self and to what surrounds him/her, as well as by the projection of the meaning one gives to the others and to what surrounds them. Therefore dwelling may have a double operability: of giving oneself a place while giving a place to the others, and of thinking oneself while thinking the others.

Mots-clés : Habiter, constitutivisme, capacité extatique, placement, déplacement, interaction symbolique, réflexivité, analyse de film.

Keywords : Dwelling, constitutivism, extatic capacity, placeness, shift of location, symbolic interaction, reflexivity.

A partir d'images capturées dans deux films, *Révélations* (*The Insider*) de Michael Mann et *Du jour au lendemain* de Philippe Le Guay, ce texte met en relief les éléments essentiels qui fondent l'habiter. Il se construit notamment sur la double dimension active et réflexive proposée par Michel Lussault dans la première édition du *Dictionnaire de la Géographie et de l'espace des sociétés*. Par intertextualité, sa définition peut alors se résumer comme l'ensemble des actions spatiales réalisées par une réalité sociale humaine dotée d'une capacité d'action et pourvue d'une intériorité subjective, d'une intentionnalité, d'une capacité stratégique autonome et d'une compétence énonciative (in Lévy J. et Lussault M., 2003, cf. les entrées Habiter, p.440 ; Spatialité, p.866 ; Acteur, p.39 ; Actant, p.38). Cette définition implique cependant des possibilités d'interprétations différentes. L'éclairage proposé ici se fonde sur un appareillage qui doit tant à la géographie (E. Dardel, Y.-F. Tuan, A. Buttimer, N. Entrikin,

J.-B. Racine, J.-P. Ferrier, A. Berque, G. Di Méo)² qu'à la phénoménologie (M. Heidegger, J. Patočka, M. Merleau-Ponty, A. Schütz) et à la sociologie interactionniste, pragmatiste voire radicale qui traite du concept de place (E. Goffman, I. Joseph, F. Flahault, V. de Gaulejac).

1. Le cinéma comme révélateur de notre condition habitante

Le choix d'utiliser des images cinématographiques pour traiter de l'habiter relève du fait que les réalisateurs jouent et se jouent le plus souvent de l'espace et du sens qu'ils lui donnent par une expression qui dépasse l'analyse des seuls discours verbaux³. « Par les techniques cinématographiques, entre autres, du flash-back, de la représentation de l'ubiquité ou de l'uchronicité (être dans un même lieu dans tous les temps), le réalisateur peut manipuler le regard du spectateur et l'inciter à partager sa vision du monde et des personnes. L'investissement émotionnel que suscite le film chez le spectateur a pour effet de lui faire prendre position, spatialement et socialement. Chaque film peut demander au spectateur : *Qui voulez-vous être et où voulez-vous être ?* » (Hoyaux A.-F., 2006). Le cinéma est ainsi au sens strict une représentation du monde, qui invite chacun, à travers le film, à se placer et à se penser au sein de celui-ci.

Les deux films choisis permettent d'ouvrir cette réflexion sur les deux énigmes de l'habiter : se placer plaçant et se penser pensant. Se placer plaçant car l'habitant occupe des espaces qui dévoilent pour partie qui il est, pour lui et les autres. Changer ou devoir changer les lieux de son existence, c'est, pour l'habitant, changer potentiellement de position, de statut, de rôle au sein du monde social (famille, travail, amis) dont il s'entoure. Ce

² Pour une historiographie plus complète de l'utilisation de la phénoménologie par les géographes, notamment à travers les concepts d'habiter, de lieu et de territoire, voir Hoyaux A.-F., 2000.

³ Pour de plus amples analyses sur l'apport du cinéma, voir le n° thématique « Géographie et cinéma » des *Annales de Géographie*, n°695-696, 2014. Voir également le site du festival Géocinéma de l'Université Bordeaux-Montaigne, <http://www.geocinema.fr>.

changement se fait, autour de l'espace, ses pratiques, à travers les interactions symboliques qui se déroulent par les jeux des corps, les jeux des mots, les jeux des regards que l'habitant porte sur lui-même par rapport aux autres et que les autres portent sur lui par rapport à eux-mêmes et aux autres. Se penser pensant car le sens donné à l'espace, les actions et les interactions symboliques qui s'y déroulent nourrissent les réflexions sur le monde et la réflexivité de cet habitant. Cette double capacité habitante inscrit alors pleinement le fait qu'il constitue la réalité par ses actions et ses pensées.

Dans un premier temps, ce texte montrera comment cette capacité d'action ne s'opère pas uniquement par le mouvement des corps au sens « traditionnel » d'une mobilité spatiale. Ainsi, il présentera les conséquences de la capacité humaine d'intériorisation et donc de projection extatique⁴ auprès de lieux où l'être n'est pourtant pas présent physiquement au sens « traditionnel ». Il faut donc dépasser ce « sens traditionnel » car même à distance, il y a bien mouvement, trajet des corps auprès d'autres actants (éléments ou acteurs situés dans l'espace) définis comme « réalité sociale humaine ou non humaine dotée d'une capacité d'action » (Lussault M., 2003, 38). L'habitant se met donc à proximité de ces divers actants humains ou non humains qui ont en soi une capacité d'action auprès de lui comme l'habitant a une capacité d'action auprès d'eux, même parfois sans qu'ils le sachent en les mettant à proximité de lui par la pensée, par la présentification⁵. En ce sens, l'habitant fait lieu avec ces actants, il en annule la distance (Retailé D., 1997, 91-95). Par ailleurs, même à distance

⁴ Ce terme fait référence à la capacité habitante de se tenir auprès d'autres êtres et choses que ceux/ce qui sont autour de lui, qui lui sont coprésents. Cette sortie du corps situé se révèle à travers notre capacité mentale de cospatialité, et ne doit pas être entrevue dans sa seule interprétation mystique.

⁵ La présentification est « la représentation intuitive de quelque chose dans son absence, d'un quelque chose absent. Elle est une représentation dans l'intuition d'un objet en son absence » (Houillon V., 1996, 220). Les actes de la *présentification* réfèrent à « ceux de la remémoration, de la représentation imaginaire ou de la représentation par l'image au sens habituel de ce mot » (Husserl E., [1921]1974, [234] 281)

supposée, les corps peuvent réagir, au sens d'un jeu déterministe causes-conséquences, aux actants mis à proximité de manière extatique. Entendre une bonne ou une mauvaise nouvelle par l'intermédiaire d'un moyen technique (courrier, mail, téléphone,...) peut faire ressentir des émotions voire déclencher des réactions des corps (frissons) et surtout entraîner des spatialités des habitants.

Dans un second temps, ce texte présentera en quoi ces capacités d'action se trouvent incorporées dans un ensemble d'interactions symboliques qui génèrent autant qu'elles sont générées par une volonté des êtres humains de se construire une place dans la société tout en constituant individuellement et collectivement le sens de cette construction. Selon les phénoménologues qui ont traité de l'habiter, c'est d'ailleurs cette particularité de donner sens, à travers sa capacité réflexive et surtout sa compétence énonciative (réduite alors à son propre système de langage), qui différencierait l'être humain des autres êtres vivants sur Terre. Dans cette acception, l'être humain peut alors réaliser et déréaliser les éléments du présent soi-disant partageable tant sur la réalité de ces éléments que sur le sens que cet être leur donne. Les recherches sur l'habiter remettent alors en cause le fait que les entités seraient perçues de la même manière et qu'elles seraient objectivement porteuses du même sens pour toutes et tous. Dès lors, chaque réalité humaine ou non humaine (actant), si elle peut être opératrice spatiale, ne l'est pas pour les mêmes raisons ou, plutôt, pour les mêmes fictions d'un être humain à l'autre.

2. Une posture constitutiviste de l'habiter

L'habiter sera traité ici au sein d'une posture constitutiviste, dans une perspective un peu décalée par rapport aux travaux qui s'y réfèrent aujourd'hui (Korsgaard, 2009 ; Katsafanas, 2011 ; Djigo 2013), plutôt en suivant les orientations proposées par le constructivisme radical de Von Glaserfeld ([1981] 1988). Cette posture invite à penser que l'être humain ne

vit pas au sein d'un monde objectivable, déchiffrable, mesurable et donc partageable. Car, même s'il s'approprie les éléments de cette objectivation, de ce déchiffrement, de cette mesure, l'être humain ne peut partager qu'une fiction de cette réalité à travers ce qu'il pense percevoir « de » et le sens qu'il donne « à » ces éléments. Même prétendument partagée, sa capacité active, réflexive et énonciative reste inhérente à ce qu'il est en tant qu'être humain. Il se construit en construisant son monde. Et c'est seulement au sein de ce monde constitué qu'il existe explicitement et ... objectivement.

Mais ce n'est pas parce que l'être humain est au sens strict l'opérateur de ce qu'il est, qu'il « se détourne tout à la fois, du rapport à l'autre et du monde » (Lazzarotti, 2006a, 5). Bien au contraire. C'est juste le sens du « se rapporter » qui fait la différence d'éclairage. Si pour Olivier Lazzarotti, « habiter reviendrait à se construire en construisant le monde, dans l'implication réflexive de chacun et de tous » (Lazzarotti O., 2006b, 88), il semble sous-entendre que « le » monde est un monde partageable et donc que le « se rapporter » est commun à l'ensemble des êtres humains. Pour autant, les apports de l'interactionnisme symbolique montrent la portée différenciatrice des êtres sociaux dans la construction symbolique de leur place au sein de la société. Les phénomènes que rencontre l'être humain doivent avant tout être pensés en tant qu'ils résultent d'un point de vue de l'être, lorsqu'il entre en relation avec le monde. « Le sujet devra être examiné, non pas en tant que chose [...] non pas comme une réalité déjà insérée dans des relations, mais comme ce qui opère l'insertion » (Patočka J., [1960-1976] 1988, 55). Cette insertion s'effectue tout à la fois par la pensée (« intériorité subjective »), par la pratique spatiale (capacité « d'actions spatiales ») et par la parole (« compétence énonciative ») à travers sa portée performative (Flahault F., 1978).

Cette perspective pragmatique n'implique pas pour autant une « survalorisation du Sujet au détriment du social » (Stock M., 2006, 215)

mais juste une prise en compte somme toute objective de la réalité de nos expériences. L'être humain ne peut se mettre à la place de l'autre, ni par son emplacement – deux êtres ne peuvent être au même endroit en même temps – ni par la désignation sociale qu'il se donne ou que les autres lui donnent. S'il y a certes des instances sociales de partage à travers la fiction d'un récit commun sur les choses de la vie, et donc un jeu d'assemblages d'intersubjectivités plus ou moins partagées selon les contextes, il ne peut y avoir deux cerveaux produisant le même sens sur ces choses. Sinon, ce serait reconnaître que le corps social serait fondé sur le principe dictatorial du TOUS-UN et non plus sur le principe démocratique du TOUS-UNS pour reprendre la formule d'Abensour (1997, 34) à la suite des travaux d'Elias Canetti sur le pouvoir de la masse ([1960]1966). Ce texte concourra donc à dénouer cette aporie, notamment l'idée que l'analyse du social ne permet pas de réfléchir à l'individu comme seul ordonnateur du point de vue qu'il a, qu'il pose sur le Monde, autant qu'il est au sein de celui-ci qu'il a ainsi constitué. L'être humain s'entoure de ce monde en construisant lui-même les séparations et les unions artefactuelles qui vont créer les limites symboliques de ce monde. En construisant, il « fait avec » ce qu'il a ou pense avoir sous-sa-main. Il bricole. Mais une fois ce travail d'assemblage ou de choix effectué, donc une fois cet horizon de monde constitué, il s'enferme (au sens imagé du terme) dans cet univers mental qu'il s'est ainsi constitué. Il ne vit pas dans le Monde mais dans l'artefact, dans une fiction de ce Monde qui devient son monde.

3. Se placer plaçant à travers la capacité extatique et symbolique de l'habiter.

Le film *Révélation* (*The Insider*) de Michael Mann de 1999, (Buena Vista Home Entertainment/Touchstone Pictures/Spyglass Entertainment) est construit à partir de l'histoire réelle de Jeffrey Wigand, chimiste ayant travaillé pour la recherche et le développement de plusieurs industries du

tabac aux Etats-Unis, notamment chez Brown & Williamson. Il remarque durant ses recherches en laboratoire que ces fabricants introduisent, contre leurs affirmations, des composants poussant à la dépendance tel que l'ammoniac et qu'ils ont fait parjure devant le Congrès des Etats-Unis en affirmant ne pas savoir si la nicotine rendait dépendant à la cigarette. Poussé par Lowell Bergman, journaliste d'investigation, de l'émission 60 Minutes de CBS, il se lance dans une dénonciation de ce danger sanitaire. Jeffrey Wigand se retrouve alors pris dans un tourbillon d'intimidations de la part de l'industrie du tabac. Sa place s'en trouve alors modifiée. Ayant déjà perdu son emploi, il perd son salaire, ses assurances et les moyens de subvenir aux coûts de sa maison car il a rompu son contrat de confidentialité avec son employeur. Il doit déménager, puis s'éloigne de sa femme pour la protéger des intimidations qui lui sont faites. Il se retrouve donc déplacé tant du point de vue des endroits qu'il occupait que des positions sociales qu'il tenait. D'une certaine manière, il semble être assigné à de nouveaux emplacements et désigné à de nouveaux statuts dans la société. Il se confronte alors au double jeu des mobilités spatiales et sociales (Kaufmann V., [2008]2011 ; de Gaulejac V., [1987]1999 ; Lussault M., 2007 ; 2009).

L'illustration qui suit est la combinaison de quatre images qui se suivent. Elle montre le personnage principal joué par Russell Crowe dans une chambre d'hôtel où il est reclus (1^{ère} image). Traqué par les hommes de main de Brown & Williamson, il pense également être abandonné par celles et ceux qui étaient prétendument supposés l'aider dans sa dénonciation de l'industrie du tabac, notamment le journaliste de 60 minutes qui le pousse à judiciairiser l'affaire. Il est donc dans ses pensées. Puis, progressivement, il détourne son regard vers les murs de cette chambre d'hôtel et, au lieu d'y voir la tapisserie, s'ouvre un autre univers (2^{ème} image). On s'aperçoit que le personnage, loin d'être enfermé dans cette chambre, va s'ouvrir à un autre

monde en déréalisant celui dans lequel il se trouve. Il se met à proximité, plonge son regard au sein du jardin de son domicile qu'il a dû pourtant quitter (3^{ème} image). Bien qu'éloigné de ses filles dans la réalité, il les imagine pourtant à portée de lui. Elles jouent à la balançoire et se promènent dans le potager à ses côtés (4^{ème} image). Cette capacité extatique n'est pas seulement de l'ordre du fantasme ou de la folie comme on pourrait l'imaginer à travers une lecture simpliste du *Horla* de Maupassant, mais bien une mise en relation avec ce vers quoi le personnage est en chair c'est-à-dire à la fois en pensée mais aussi en corps et les émotions qui en découlent.

Illustration 1 : L'imagination, un moyen de constituer une nouvelle réalité





3



4

Cette scène se déroule au moment même où un membre de l'hôtel vient prendre de ses nouvelles, suite à l'appel inquiet du journaliste de 60 minutes, n'arrivant plus à le joindre et pensant à un acte désespéré. Pourtant, le personnage n'est pas en lien avec la réalité présente et les actants (la chambre et l'employé) qui sont censés lui donner forme, car ses sentiments le plongent dans un autre contexte. En effet, il se rend présent, c'est-à-dire qu'il constitue au sens propre du terme un autre monde qu'il s'imagine, qu'il se présentifie. L'imagination de cette réalité permet de la substituer à la réalité dite objective par la mise à proximité d'éléments éloignés. La spatialité du personnage est alors plongée dans cet ailleurs, cette nouvelle configuration qu'il se donne et qui devient explicitement le « là » vécu. Les actants sont donc bien ici des réalités humaines au sens où l'on considère que cette réalité peut être aussi constituée par la présentification. Ils ont une capacité d'action ou de rétention de l'action, ce qui revient au même

puisque le personnage ne répond pas à l'employé de l'hôtel et il ne va pas immédiatement prendre le téléphone qui lui est tendu.

Pour qu'il revienne à la situation constituée par le contexte de l'hôtel, l'employé est obligé de crier. Il le fait à la demande de Lowell Bergman. La réaction de Russel Crowe est colérique car il se refuse à revenir au sein de cette situation, c'est-à-dire au sein du contexte « normal » dans lequel l'être serait obligé de rester, dans l'inhérence de sa résidence, sans pouvoir s'ouvrir au monde, sur l'au-delà de ce qui est présent, et devoir alors affronter en quelque sorte les contraintes de son inhérence. Cela révèle que cet ailleurs est opératoire comme lieu où le personnage est et veut être. Certes, la réalité (au sens naïf du terme) revient à lui mais parce qu'il se projette alors sur une autre réalité, celle de répondre au téléphone que lui tend l'employé pour se mettre encore une fois en lien avec un autre personnage qui se trouve quant à lui dans une maison au bord de mer à des centaines de kilomètres de là.

Il y a donc collusion de trois espaces qui sont les révélateurs de jeux de place et de placement que le personnage central effectue pour lui-même et que les autres effectuent pour lui. En cela, il habite certes des lieux divers, dans une forme de cospatialité (Lévy J., in Lévy J. et Lussault M., 2003, 213) mais sans forcément effectuer des trajets pour aller à leur rencontre. Il est successivement en lien avec trois espaces qu'il peut reconfigurer, l'un à travers ses pensées, celui de son domicile, l'autre à travers sa perception visuelle et auditive, celui de la chambre ; et le dernier à travers un objet technique, celui de la plage qu'il peut entendre derrière le bruit de fond du téléphone ou qu'il peut imaginer car il sait où se trouve son interlocuteur.

L'habitant ne construit donc pas seulement sa réalité à partir d'un contexte donné qui déterminerait peu ou prou ce qu'il est, mais il dépasse le cadre même de ce contexte tout à la fois par les éléments de ce cadre et par ce qui le dépasse. Son monde est une combinaison complexe de choses qu'il

se présentifie, c'est-à-dire qu'il se présente à lui-même sans que le contexte ne l'autorise pourtant à voir cette réalité. Pour autant, cette présentification s'opère à travers des choses présentes et absentes. Mais, en fin de compte, ce monde qu'il se constitue est toujours nourri de *coprésence* et donc de mise à proximité. Car cette coprésence relève à la fois de ce qui est préhensible physiquement dans l'instant de la mise en situation de son monde tout autant que ce qui est préhensible mentalement par le truchement de son esprit (penser à quelqu'un ou à quelque chose) ou de la technique (téléphoner à ce quelqu'un). L'habitant constitue donc son monde à travers une combinaison de coprésences et de cospatialités (Lévy et Lussault, 2003). Cette combinaison fait donc avec ce qui est là et hors-là (Serres M., 1994, 61-67) pour composer l'horizon réel des conditions d'existence.

Cette confrontation n'est pas seulement une matérialisation effectuée à partir des matériaux « en présence » mais aussi une matérialisation construite à partir d'un ensemble d'éléments non-présents dans l'espace objectif, que l'habitant va puiser dans sa réserve d'artefacts spatiaux, sociaux, temporels pour les mettre en coprésence. Ce déplacement de soi auprès d'objets, de lieux, d'individus, de souvenirs, n'est que la résultante d'un placement de l'habitant au sein d'un monde, celui qu'il se constitue au plein sens du terme. Sa réalité quotidienne n'est plus celle que chacun croit voir (chercheurs et autres habitants) et donc partager objectivement mais bien irrémédiablement celle liée à son placement et à l'assignation qu'il se donne au sein du monde qui l'entoure. Ce placement ne résulte pas seulement d'un positionnement spatial, sorte de localisation de l'habitant dans l'espace objectivé, mais aussi d'un ensemble de statuts et de rôles qu'il se donne (et non plus seulement qu'on lui donne) à jouer dans, avec et à travers cet espace, qui lui fournit autant que faire se peut les éléments de la réalité de sens qu'il entend se donner. Dans chaque mise en situation de son monde, liée ou non à des contextes particuliers, à des interactions sociales et

environnementales particulières, l'habitant ne visibilise plus alors, voire évacue, des éléments pourtant partie intégrante de la réalité apparemment visible par une analyse rationnelle. Son monde est donc focalisé, pas seulement au sens d'un jeu d'échelle qui se rapprocherait d'un élément en le grossissant, mais plutôt d'un ensemble de partis pris mobile, labile et réversible d'informations disparates qu'il met à proximité ou à distance selon ses besoins.

Le personnage effectue donc bien une sortie de ce que Sloterdijk nomme « sa cage ontologique ». En effet, ses ressources ne sont plus configurées uniquement à partir de l'existant potentiel dans son environnement social et naturel présent qu'il aurait face à lui (les murs de sa chambre et les appels de l'employé de l'hôtel qui vient d'ouvrir sa porte), car il a cette capacité de dépasser ce contexte, cette cage pour reconfigurer une situation, un monde. « La spécificité de l'être humain est d'accomplir la sortie de l'environnement, la percée dans l'absence de cage ontologique, pour laquelle nous ne trouverons sans doute jamais meilleure caractérisation que le mot le plus trivial et le plus profond des langages humains, l'expression de « monde ».[...] L'homme ne peut justement être homme que dans la mesure où il est « formateur de monde » et admet d'être entouré par le monde » (Sloterdijk, 2000, 27-30)

Mais si l'être humain n'est donc plus déterminé par cette cage, il se détermine pour autant lui-même à travers le monde qu'il forme. Et cette détermination peut être parfois plus limitative que la cage elle-même. Seulement, il semble garder espoir et utopie dans sa liberté ainsi conquise. La liberté individuelle et collective de s'enfermer dans son propre monde, dans sa propre réalité et d'agir en conséquence de cette réalité ou par anticipation de la réalité voulue comme déterminante des actions désirées. Ainsi, Jeffrey Wigand est persuadé que le journaliste Lowell Bergman a vendu ses sources aux magnas des cigarettes et donc qu'il a perdu ses

contrats à cause de lui. Sa spatialité est alors engagée derrière cette réalité qu'il n'a pas vérifiée. Il anticipe ainsi la vérification même de ce pour quoi il agit. Les êtres humains fonctionnent de la même manière dans toutes leurs relations sociales, notamment à travers la typification des individus qu'ils rencontrent qu'ils soient ou non connus d'eux. Cette typification consiste en un classement anticipatif, c'est-à-dire préalable à toute interaction avec les autres, qui se construit à partir de référents symboliques de placement à la fois par la désignation sociale (qui ils sont ou seraient selon moi) et par l'assignation spatiale (où ils doivent ou devraient être). Ainsi, l'habitant va configurer un monde à la mesure de l'action qu'il veut entamer avec le contexte spatial et social avant même qu'il ne le vive réellement, « objectivement » si tel était possible. Il va donc, dans la configuration de son monde, gérer les métriques, c'est-à-dire sa mesure de la distance de l'autre et des choses qui l'entourent. L'éloignement ou la proximité réelle de quelque chose ou de quelqu'un peut potentiellement générer une mise en cospatialité imaginée ou au contraire une mise à distance de la réalité par l'évitement voire l'abstraction de la réalité qui ne veut pas être vue.

Un jeu de mobilités (aller vers des espaces par la pratique physique) et de mobilisations (aller vers des espaces par la pratique mentale) (Hoyaux A.-F., 2003) s'engage alors, qui permet à l'être humain de se déplacer, c'est-à-dire d'être re-positionné (par désignation) ou de se re-positionner (par auto-désignation) socialement à travers l'assignation ou l'auto-assignation à de nouveaux emplacements. Le personnage central tente ainsi de devenir enseignant dans un Lycée. La Principale ne voulant l'engager car il est trop diplômé, lui voulant pouvoir se réinsérer dans un univers où il ne devra plus combattre les chimères de ses recherches et de leurs prétendues utilités pour la société.

Ce capital de mobilité n'entraîne pas nécessairement un trajet de la part de l'habitant, qui peut choisir ou non de bouger. Il s'ouvre simplement

un champ des possibles de plus en plus large en matière de mobilités spatiales et en matière de visibilité sociale donc en matière de mobilité sociale. Il peut se placer/se dé-placer/se re-placer, socialement parlant, à travers cette capacité à la mobilité (de Gaulejac V., 1987, 78-79). On comprend ainsi la différence entre la mobilité et le déplacement. La mobilité implique plus une idée de mouvement d'un corps dans l'espace, c'est pour ainsi dire un moyen de mobilité physique. Si l'on parle de déplacement, c'est en référence à la constitution d'une nouvelle situation où l'habitant se place ou se trouve placé selon sa propre interprétation. Que cette situation soit objectivement visible (donc partageable par d'autres que soi) à travers des pratiques ou des interprétations partagées, c'est toujours dans un cadre interprétatif et réflexif qui n'appartient *in fine* qu'à cet habitant. Le déplacement peut se faire avec ou sans mobilité dans ce cas et la mobilité n'entraîne pas forcément de déplacement puisque l'individu peut ne chercher que des lieux qui expriment sa place, les routines du collectif dans lequel il s'inscrit lui-même, dans lequel il réside. Quand il était cadre dans ces usines de tabac, le personnage principal écumait les hôtels à proximité de ses lieux d'intervention sans pour autant appréhender une quelconque altérité, un quelconque dé-placement. Il était « dans son élément », dans son milieu d'origine, de routine.

En fin de compte, habiter, c'est être en relation avec son monde, c'est-à-dire jongler avec des mondes vécus différents soit de manière successive soit de manière conjointe, que ces mondes proviennent de l'horizontalité des espaces extérieurs qui projettent l'habitant vers d'autres espaces extérieurs ou intérieurs, ou de la verticalité des espaces intérieurs qui projettent cet habitant vers d'autres espaces intérieurs ou extérieurs. En réalisant un trajet, l'habitant peut à la fois s'imprégner de certains éléments du paysage qui viennent à lui autant qu'il les fait défiler devant lui, et en même temps, il peut être projeté dans ses pensées vers d'autres espaces-

temps paysagers ou humains qui eux-mêmes peuvent le pousser à éclairer ou à enjoindre de regarder différemment ce qu'il a autour de lui. Et même dans ce paysagement, qui relève déjà d'un choix perceptif, il anticipe les éléments pertinents de son regard et les référents actifs du sens qu'il se donne et qu'il donne aux autres.

Ces référents actifs amènent à réfléchir à la deuxième dimension de l'habiter, celle du sens que l'habitant donne à son monde et qu'il se donne à lui-même à travers le sens donné à ce monde. « Faire avec » l'espace, des éléments de l'espace, des êtres de cet espace, c'est avant tout mettre en visibilité pour soi et les autres le sens de ce faire avec et surtout le sens de ce pour quoi ou en vue de quoi on fait avec. Et cela même si, finalement, on ne le sait pas vraiment ! Car les jeux d'interactions spatiales et sociales sont aussi des mises en visibilité pour soi et les autres du sens que l'on se donne à être. Ce sens projeté par la compétence énonciative et réflexive de l'acteur habitant est constitutif de ce dernier pour son propre regard mais aussi celui de l'autre. L'habitant est donc bien cet être qui doit inventer un ce pour quoi il fait ce qu'il fait, et cela à la différence des autres êtres vivants. Il doit s'inventer une raison aux événements qui se déroulent, que ce déroulement soit voulu ou non.

4. Le registre constitutif du se penser pensant de l'habiter

Le film *Du jour au lendemain* de Philippe Le Guay de 2006 (Les films de la Suane/Studio Canal/TF1 Films Production/K2) met en scène le quotidien d'un petit employé d'une banque parisienne, joué par Benoît Poilvorde. Ce personnage réside seul dans un appartement de banlieue suite à la séparation d'avec sa femme et vit une petite vie routinière d'un employé sans ambition. Le ressort du film tient à la distinction entre des événements qu'il va vivre le lundi et le mardi d'une semaine quelconque de son existence. Le lundi, l'ensemble des événements lui est contraire, le mardi, c'est l'inverse. Tout du moins le pense-t-il car l'intérêt du film tient dans le

fait que le personnage n'arrive justement pas à s'expliquer le fait que tout ait mal fonctionné le lundi et bien fonctionné le mardi. Sa quête sera justement de donner du sens à cette différence de réalité sachant que, pour lui, rien n'explique rationnellement ce changement entre le lundi et le mardi. Cette quête de sens le pousse jusqu'à la folie car, au-delà de ce qu'il ne comprend pas pour lui-même, il ne comprend surtout pas le sens nouveau que les autres ont de lui alors même qu'il n'a rien fait pour modifier le regard que les autres doivent avoir de lui. Il ne comprend donc pas ce déplacement que les autres lui ont fait opérer. En fait, ses nouvelles conditions d'existence deviennent trop positives pour lui. Ainsi, le regard des autres lui fait changer de place à travers une amélioration continue de sa position sociale et des emplacements où il est alors assigné. Il change ainsi de bureau. Pourtant, cette nouvelle désignation ne correspond pas à celle qu'il veut se donner. Dans l'incompréhension, c'est-à-dire dans son incapacité à donner du sens, à faire coller sa construction territoriale à sa constitution ontologique (Hoyaux A.-F., 2002), il ne veut pas accepter cette nouvelle réalité. Il veut ainsi retrouver les éléments de sa réalité précédente, son existence faite de routines et d'événements prétendument négatifs mais qui, pour lui, fondent ce qu'il est.

Ce film montre que, outre le fait que chaque être se construit à travers les réalités, les situations, le monde qu'il construit, l'intérêt est aussi d'appréhender le sens que l'être donne à ces constructions, comment il constitue cette réalité construite par la réflexivité et les champs d'investigation des valeurs qu'il lui donne. L'intérêt est donc de montrer que les contextes vécus sont d'abord des situations constituées par l'être humain lui-même, mais qu'elles sont également coconstituées à travers le sens que les autres se donnent de lui ou de ce que l'habitant interprète comme le sens que ces autres se donnent de lui et de celles et ceux qui l'entourent.

Il est difficile d'évoquer cela par des images car l'aspect comique du film découle d'un ensemble de micro-situations truculentes, d'un ensemble d'événements à la fois spatiaux et sociaux : le lundi, le chien du voisin aboie dès potron-minet, la machine à café explose, le sac poubelle se perce quand il le descend, il trébuche sur les câbles d'un réparateur électrique au rez-de-chaussée de son immeuble, il pleut et il n'a pas pris de parapluie, le buraliste ne lui rend pas la monnaie qu'il lui doit, la lampe de son bureau clignote, il se fait piquer la dernière part de tarte aux framboises qu'il lorgnait au self de son travail, et quasi personne ne lui parle ou si c'est le cas c'est pour lui remonter les bretelles (son patron), lui faire comprendre qu'il est de trop (ses collègues) ou qu'il n'a aucune ambition (son ami). Mais surtout, le pizzaiolo lui met un jaune d'œuf sur sa pizza alors qu'il déteste ça ! Le mardi, la machine à café marche convenablement, il n'entend plus aboyer, il fait soleil, le buraliste lui dit bonjour et lui rend sa monnaie et son trop perçu de la veille, l'employé de sécurité lui dit bonjour, sa lampe fonctionne, son patron s'excuse et lui trouve enfin des qualités (il parle l'espagnol), ses collègues répondent à ses questions, il obtient sa part de tarte, rencontre une charmante jeune femme et surtout, il n'a pas de jaune d'œuf sur sa pizza ! Tout est et devient matière à réflexivité sur un supposé avant et après entre le lundi et le mardi. La quête du personnage principal devient alors de rationaliser ce changement, de demander des explications à tous les intervenants des contextes qui pour lui étaient identiques et pourtant ont donné, ont constitué des situations différentes. Mais même en rationalisant, il n'arrive pas à donner du sens et lance : « On a un gros problème avec le mardi ! »

Le lundi, au sein de son appartement, les éléments, et notamment la machine à café, sont contre lui. Il se brûle à cause de son explosion. Le début d'une dure journée ! (Illustration 2)

Illustration 2 : Face à la machine, un manque de recul stratégique ?



Précautionneux, le mardi, le personnage a acquis de nouvelles compétences spatiales. Il s'éloigne de la machine quand il l'allume. Mais finalement, rien ne se passe et le café est même excellent, une journée qui commence bien, mais pour combien de temps ? (Illustration 3)

Illustration 3 : De nouvelles compétences spatiales face aux risques technologiques...



Avant le mardi, à son travail, le personnage est confiné dans l'angle d'un *open space* du rez-de-chaussée de son agence bancaire. Cette occupation d'un emplacement résiduel, fait de béton brut sans fenêtre ouverte sur l'extérieur, est le signe de son statut et de son rôle secondaire dans la société.(Illustration 4)

Illustration 4 : Une activité secondaire dans un espace résiduel.



Après le mardi, on lui offre un grand bureau personnel à l'étage de la direction, préfiguration d'une nouvelle place acquise au sein de l'entreprise. (Illustration 5)

Illustration 5 : De nouveaux arrangements spatiaux comme expression d'une nouvelle place.



Ainsi, ce film montre que dans les activités quotidiennes opérées dans l'espace, l'habitant a l'impression de rationaliser ses actions à travers un ensemble d'apprentissages partageables avec ses congénères. Ces conditions sont partageables car apparemment objectivables entre tous les membres de la communauté auquel il s'identifie. Le film *Du Jour au lendemain* montre pourtant que l'appréhension du monde par le personnage

principal ne relève justement pas d'une mise en relation objective des conditions de la réalité présente. L'analyse des discours des différents personnages à propos d'un même contexte montre systématiquement l'impossibilité, voire l'aporie de ce partage. Il n'y a pas systématiquement de relations de sens univoques. Non qu'il n'y ait pas des médiations ou des interactions possibles mais celles-ci ne peuvent s'opérer à partir des mêmes conditions, car celles-ci n'existent qu'à travers leur mise en relation. Et cette mise en relation requiert une individuation à travers une mise en *situation*. Dans le film, le personnage principal se met par exemple en relation avec un chien qui aboie. Le maître du chien entend également son chien aboyer mais pour ce dernier ce n'est pas une contrainte, c'est une présence.

C'est en effet l'habitant qui effectue systématiquement cette mise en relation singulière de la réalité. Non au sens de quelque chose qui s'oppose à une représentation ou un artifice intellectuel sondable à travers une lisibilité déterministe ou structuraliste. Non au sens d'une matérialité déchiffrable, descriptible, mais au sens d'une configuration qu'il pose de manière singulière et qui s'impose à lui et à travers laquelle il croit pourtant se trouver en lien avec le reste du monde, à partir de ce qui lui semble être des configurants identiques. Le personnage principal peut ainsi s'imaginer ne faire que partager un sentiment désagréable qui serait commun à tous les résidents de l'immeuble, alors même qu'il n'a pas les moyens de concevoir l'interaction symbolique que ces autres résidents font. Car finalement, pour son voisin, le chien lui aussi a le droit de parler.

Dès lors, il faut comprendre que l'être humain *constitue* son monde singulier dans le Monde, il constitue sa situation singulière dans un contexte social et naturel. Et c'est justement parce qu'il ne veut pas seulement être redevable d'une part, de sa responsabilité singulière, de son point de vue et de son point visé, et, d'autre part, de ne pouvoir en fin de compte partager, qu'il s'invente des moyens de ce partage. En cela, il coconstitue aussi son

monde à travers l'autre qu'il vise comme participant de son propre monde et donc comme maître étalon de ce qu'il pense être lui-même selon les actions qu'ils font en commun. Le personnage principal se réfugie ainsi dans un premier temps auprès de sa collègue employée pour énoncer des vérités censées évoquer des convergences de vue sur le monde, les autres et lui-même. Dans un second temps, il change de référent coconstitutif par l'entremise de nouveaux personnages qui impliquent autant qu'ils sont impliqués par le changement de place qu'il obtient ou qu'il s'est donné. Les registres symboliques ont changé. Dès lors, les interactions ne sont plus les mêmes, même dans des contextes identiques. Mais surtout, le sens, qu'il se donne d'être ce qu'il est, change.

Donc tout partage se fait de manière sélective selon des intersubjectivités spécifiques aux différents plans d'appréhension du monde des divers collectifs qu'il partage avec les autres membres potentiels de son monde (membres de sa famille, collègues de travail, d'associations culturelles ou sportives) en fonction des différentes mises en situations qu'il constitue. Cette intersubjectivité configure et se configure sur des jeux identitaires de distinction et d'identification à autrui, mais à des autrui situés, c'est-à-dire participant peu ou prou aux situations mises en place. Ce partage se structure donc autour de référents communs ou *constitués comme tels* pour permettre à l'habitant de dire qui il est ou ce qu'il est et ce que sont les autres. *Constitués comme tels*, car même avec un apprentissage critique ou auto-réflexif, il n'est pas en capacité de déstructurer objectivement l'inconscience potentielle des conformations qu'il subit ou a décidé de subir à travers les médiations ou autres violences symboliques reçues de son éducation, de sa formation. Il ne fait qu'en évoquer l'existence qui fonde alors de fait la réalité.

En ce sens, la construction de sa réalité n'est pas déchiffrable au sens des divisions fonctionnelles habituelles ou des classements évoqués par la

science, même d'orientation dite constructiviste aujourd'hui. Vers la fin du film, il est intéressant de voir ainsi comment le personnage, prenant la posture du détective, du chercheur, tente d'interpréter la transformation de sa propre réalité vécue du *Jour au Lendemain*. Pourquoi sa situation a changé, pourquoi alors même qu'il pensait n'avoir pas changé, il a l'impression que tout a changé autour de lui. Mais comme ce personnage, le chercheur lui-même ne peut pas déchiffrer cela car il ne fait que partager avec lui des structures d'explications et d'interprétations médiatrices qui sont elles-mêmes des violences symboliques.

Comme le chercheur ou un détective, le personnage va tenter de revenir sur place pour réitérer l'habitation qu'il a eue, c'est-à-dire recréer la situation toujours pourtant déjà dépassée de l'événement vécu. Comme un policier, il essaie alors de re-constituer la scène, le contexte des actes qui s'y sont déroulés. Mais cela est vain. Dès lors, il tente, dans un dernier espoir, de croire à un schéma d'interprétation logique de sa situation. En fin de compte, il a seulement la foi en des éléments d'interprétation inventés mais ces derniers lui paraissent rationnels, plausibles. Pour lui, il a été un animal de laboratoire que l'on a observé à travers une caméra de vidéosurveillance. Cette caméra remplace alors Dieu ou toute force qui manipulerait les êtres humains à sa guise. Le personnage a en effet l'impression d'avoir subi une vaste machination opérée par tous les autres acteurs participants des situations vécues. Chacune de ces situations ayant été filmée pour appréhender les réactions que le personnage principal aurait par rapport à de nouveaux événements totalement fabriqués et artificiels. Comme s'il était jugé sur ses compétences dans des mises en situations particulières.

5. Habiter : Maîtriser sa place et le sens du monde

L'inconscience de la constitution du monde renvoie à l'idée d'insondable. Elle n'oblige pas à interpréter cette conscience à travers les cadres de la psychologie ou de toute autre cadre interprétatif (la religion, le

hasard, la science, etc.) puisque ce cadre est l'élément constitutif même de la construction donnée par l'habitant. C'est justement dans ce phénomène d'interprétation que l'on voit rejaillir chez chaque habitant le sens qu'il donne à la construction qu'il opère au sein du Monde en fonction de sa constitution du monde. « Un préjugé pour les explications causales simples nous incite à penser que c'est *parce que* nous avons la capacité de changer de point de vue, de nous mettre à la place de l'autre et de voir le monde de là qu'on peut reconnaître à l'autre ce statut particulier d'être un sujet dans le monde qui va aussi constituer le monde. [...] Au plan de la constitution du sens, la relation est inverse : ce n'est pas *parce que* je peux me placer à la place de l'autre et regarder le monde, un monde déjà là tout constitué, comme l'autre le voit, qu'il y a dans ce monde un autre que moi. Au contraire. Si je puis regarder un monde comme déjà constitué, c'est parce qu'il a été constitué par un sujet qui est coconstituant avec moi. Constitué, disons-nous, par *un autre* qui n'est justement pas d'abord l'un parmi les objets constitués (par un sujet constituant unique) mais un autre, homme ou femme, à part entière, pourvu de toutes les prérogatives transcendantales afférentes à un sujet coconstituant [...] Dès ce moment, on accède à quelque chose de nouveau et d'intéressant qui est *le partage de la constitution*. Une action à deux, une action conjointe : voilà qui a un sens que chacun comprend ; tandis que personne ne peut en donner un à cette expression, pourtant à la mode en théorie de l'esprit, de "représentation partagée" : dans l'esprit ou le cerveau *de qui* faudrait-il placer une telle représentation ? L'intersubjectivité consiste à partager avec l'autre la constitution du monde, tout en gardant l'unité de ce monde » (Berthoz A. & Petit J.-L., 2006, 243-244).

En effet, c'est l'autre qui permet à l'habitant de matérialiser l'incommensurable de ce qu'il constitue en conscience. L'autre peut devenir sans le vouloir/le savoir le maître étalon de la mesure que l'habitant effectue

de son propre monde. En devenant ce maître étalon, il permet à l'habitant de maîtriser son propre monde. Cette dernière idée permet de réfléchir à la construction d'une identité commune qui se fonde autant sur la ressemblance que la distinction de l'autre. Ainsi, dans la mesure où l'habitant ne pense et n'agit pas dans un Monde partagé qui serait par tous et de la même manière intellectuellement discriminable (dans les relations) et discrétisable (à travers des classements), il faut accepter qu'il constitue des situations qu'il configure selon différents critères qui lui permettent de légitimer son action avant même parfois qu'elle ne s'opère réellement. *In fine* c'est la réalité qui est constituée par l'habitant qui fait foi, car c'est une croyance justificatrice qui lui fait dire que cela est induit par ou déterminé par, ou la conséquence de tel ou tel élément, ou de la conjonction de ces éléments. Les relations que les habitants entretiennent par la parole, par les représentations, par les pratiques, que celles-ci soient analysées par cet habitant dans leur spécificité ou généralité ou cohérence ou déconnexion, n'enlèvent jamais que le creuset constitutif de leur réalité, c'est eux. Même liées à des habitus, à des normes, à des conditions données, celles-ci n'enlèvent jamais la part de réorganisation partielle et partielle que les habitants font de ces habitus, normes, conditions. S'il y a des ressemblances et des imitations dans les pratiques que font des individus censés être des mêmes catégories sociales, c'est moins parce qu'ils sont obligés de reproduire ces façons de faire que parce qu'elles coconstituent par anticipation un monde partagé avec lequel ils se sentiront en sécurité ontologique, non au sens d'une sécurité sans risque mais au sens d'une sécurité mentale.

Le monde « dans » lequel l'être humain habite et avec lequel il fait ou croit « faire avec », recourt de deux analyses différentes. Objectivement, il n'est jamais qu'un artifice situationnel dans la mesure où il n'est jamais rationalisable de la même manière par tous les habitants qui le vivent. Si un

hors-humain pouvait analyser ce monde comme une boîte noire de laboratoire, il pourrait facilement montrer l'incohérence logique dans les chaînons des opérations spatiales (de déterminations, d'influences) qui s'y déroulent. En effet, la totalité des éléments qui existent et y interagissent ne sont pas appréhendables donc déchiffrables de manière exhaustive et partageables de manière univoque par tous les acteurs qu'y s'y trouvent, quelle que soit l'échelle géographique prise en compte. Dès lors, toute posture épistémologique, qui tente de s'arrimer sur un minimum de lien de déterminations dans les opérations, les interactions, les transactions qui s'effectuent entre ce monde et les acteurs (déterminisme, interactionnisme, constructivisme) surévalue toujours les éléments même de ces opérations, interactions, transactions qui doivent être prises en compte. Mais concrètement, il est une réalité qui fait comme si chaque situation constituée par chaque habitant était *le* monde partageable et déchiffrable par tous. C'est en fait *un* monde unique constitué en situation par chaque habitant à chaque instant, toujours déjà dépassé. Ce monde n'est qu'approché, jamais objectivé et pourtant il est concret pour l'habitant lui-même, car il est la ressource même de ses opérations spatiales, de ses spatialités (Lussault M., 2007 ; 2009).

Bibliographie indicative

- Abensour, M. (1997), *De la compacité. Architectures et régimes totalitaires*, Paris, Sens & Tonka.
- Berque, A. (1996), *Être humains sur la terre. Principes d'éthique de l'écoumène*, Paris, Gallimard.
- Berthoz, A. & Petit, J.-L. (2006), *Phénoménologie et physiologie de l'action*, Paris, Odile Jacob.
- Buttimer, A. (1979), « Le temps, l'espace et le monde vécu », *L'Espace Géographique*, n°4, Tome VIII, pp.243-254.
- Canetti, E. ([1960] 1966), *Masse et puissance*, Paris, Gallimard.

- Dardel, E. ([1952]1990), *L'Homme et la Terre : Nature de la réalité géographique*, Paris, Editions du CTHS.
- De Gaulejac, V. ([1987] 1999), *La névrose de classe. Trajectoire sociale et conflits d'identité*, Paris, Hommes & Groupes éditeurs.
- Di Méo, G. 1998, *Géographie sociale et territoires*, Paris, Editions Nathan.
- Djigo, S. (2013), « Auto-interprétation, délibération et expression. Moran, Finkelstein et la connaissance de soi », *Methodos. Savoirs et textes*, n°13/2013.
- Entrikin, N. (1991), *The Betweenness of Place : Towards a Geography of Modernity*, London, Macmillan Education
- Ferrier, J.-P. (1998), *Antée 2. Le contrat géographique ou l'habitation durable des territoires*, Lausanne, Editions Payot / Jacques Scherrer Editeur.
- Flahault, F. (1978), *La parole intermédiaire*, Paris, Éditions du Seuil.
- Goffman, E. ([1967] 1974), *Les rites d'interaction*, Paris, Les Editions de Minuit.
- Heidegger, M. ([1927] 1964), *L'Être et le Temps*, Paris, Editions Gallimard.
- Houillon, V. (1996), « Le libre jeu de l'espace et de l'imagination chez Heidegger : L'hésitation et le flottement de l'espace-temps », *Alter : Revue de phénoménologie*, n°4, pp.219-261.
- Hoyaux, A.-F. (2000), *Habiter la ville et la montagne : Essai de géographie phénoménologique sur les relations des habitants au lieu, à l'espace et au territoire*, Grenoble, Université Grenoble 1, Thèse. <https://halshs.archives-ouvertes.fr/tel-00007867/>
- Hoyaux, A.-F. (2002), « Entre construction territoriale et constitution ontologique de l'habitant : Introduction épistémologique aux apports de la phénoménologie au concept d'habiter », *Cybergéo : Revue Européenne de Géographie*, n°216.

- Hoyaux, A.-F. (2003), « De la mobilité à la mobilisation : Les constructions territoriales à l'heure d'internet », *Géographie et Cultures*, n°45, pp.111-133.
- Hoyaux, A.-F. (2006), « L'espace au cinéma », *Le Mensuel de l'Université*, n°6, <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01154804/document>.
- Hoyaux, A.-F. (2013), « Géographie et phénoménologie. Perspectives théoriques et méthodologiques autour de la proximité et de l'authenticité », in Frère B. et Laoureux S. (dir.), *La phénoménologie à l'épreuve des sciences humaines*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, pp.73-88.
- Husserl, E. ([1921]1974), *Recherches Logiques. Tome 3 : Eléments d'une élucidation phénoménologique de la connaissance (Recherche VI)*, Paris, PUF, [244p.]322 p.
- Joseph, I. ([1998] 2003), *Erving Goffman et la microsociologie*, Paris, PUF.
- Katsafanas, P. (2011), "Deriving Ethics from Action : A Nietzschean Version of Constitutivism", *Philosophy and Phenomenological Research*, n°3, Vol. LXXXIII.
- Kaufmann, V. ([2008] 2011), *Les paradoxes de la mobilité. Bouger, s'enraciner*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes.
- Korsgaard, C. (2009), *Self-constitution. Agency, Identity, and Integrity*, Oxford, Oxford University Press.
- Lazarotti, O. (2006a), *Habiter. La condition géographique*, Paris, Éditions Belin.
- Lazarotti, O. (2006b), « Habiter, aperçus d'une science géographique », *Cahiers de Géographie du Québec*, vol.50, n°139, pp.85-102.
- Lévy, J. et Lussault, M. (dir.) (2003), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin.
- Lussault, M. (2007), *L'homme spatial. La construction sociale de l'espace humain*, Paris, Éditions du Seuil.

- Lussault, M. (2009), *De la lutte des classes à la lutte des places*, Paris, Éditions Grasset & Fasquelle.
- Merleau-Ponty, M. (1964), *Le visible et l'invisible*, Paris, Éditions Gallimard.
- Patočka, J. ([1960-1976]1988), *Qu'est-ce que la phénoménologie ?*, Grenoble, Éditions Jérôme Million.
- Racine, J.-B. (1985), « L'imagination géographique : Enjeux et conditions d'une pratique scientifique de troisième type », in Racine J.-B. et Raffestin C. (eds.), *Géotopiques II*, Genève-Lausanne, Universités, Acte du colloque « L'imagination géographique » de 1985, pp. 129-145.
- Retailé, D. (1997), *Le monde du géographe*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques.
- Schütz, A. ([1940-1975]1987), *Le chercheur et le quotidien : Phénoménologie des sciences sociales*, Paris, Librairie des Méridiens - Klincksieck et Cie
- Serres, M. (1994), *Atlas*, Paris, Editions Julliard.
- Sloterdijk, P. (2000), *La Domestication de l'Être. Pour un éclaircissement de la clairière*, Paris, Éditions Mille et une nuits.
- Stock, M. (2006), « Pratiques des lieux, modes d'habiter, régimes d'habiter : Pour une analyse triologique des dimensions spatiales des sociétés humaines », *Travaux de l'Institut de géographie de Reims*, n°115-118/2003-2004, pp.213-229.
- Tuan, Y.-F. (1971), « Geography, phenomenology, and the study of human nature », *The Canadian Geographer*, n° 3, vol. XV, pp.181-192.
- Von Glasersfeld, E. ([1981]1988), « Introduction à un constructivisme radical », in Watzlawick P., *L'invention de la réalité. Contributions au constructivisme*, Paris, Editions du seuil, pp. 19-43.
-